

Henri Van Lier, ANTHROPOGENIE

Chapitre 5 - Les effets de champ

- A. LES ATTRACTEURS MULTIPLES ET LES BASSINS D'ATTRACTION
- B. LES EFFETS DE CHAMP PERCEPTIVO-MOTEURS
 - 1. Le cas des "bonnes formes", ou effets de champ stabilisés
 - 2. Les effets de champ perceptivo-moteurs excités
 - a. L'effet Rodin ou effet Michel-Ange
 - b. Les tractions de référentiels
 - c. Les textures
- C. LES EFFETS DE CHAMP LOGICO-SEMIOTIQUES
- D. LES STIMULI-SIGNES
 - 1. La topologie-cybernétique sexuelle
 - a. La vulve topologisante, géométrisante, écrivante
 - b. Le pénis ithyphallique
 - c. Les mamelles saillantes
 - 2. La partition-conjonction sexuelle
 - a. La relation tenon-mortaise et gantant-ganté sensible
 - b. L'orgasme bisexuel
 - 3. La Partition-Conjonction généralisée
- E. LES FANTASMES
 - 1. Les fantasmes de choses-performances
 - 2. Le fantasme fondamental
 - 3. Les fantasmes compulsionnels
 - 4. L'imaginaire vs l'imagination
- F. SEMIOTIQUE DES EFFETS DE CHAMP

A. LES ATTRACTEURS MULTIPLES ET LES BASSINS D'ATTRACTION

La segmentarisation et la transversalisation, l'angularisation et la processionnalité, la marche rythmée ne sont pas des opérations froides. L'indicialité et l'indexation, et plus généralement la possibilisation non plus. Des tensions y naissent continûment entre des attracteurs multiples et divergents. Pour le cerveau orchestral d'Homo et pour tous ses sens plus ou moins intégrateurs, mais surtout pour son ouïe proportionnante et échoïsante et pour sa vue globalisatrice, il est difficile de saisir une chose sans que d'autres choses (causes) n'interviennent en même temps. Chacune exerçant son attraction et répulsion, et modulant pour autant l'attraction et répulsion des autres.

Dans la perception et la motricité hominiennes, ces attracteurs déterminent des effets de champ que nous appellerons effets de champ perceptivo-moteurs, car la perception et la motricité n'y sont pas dissociables, chacune des deux non seulement supposant l'autre, mais en découlant partiellement. Semblablement, dans le domaine des signes, des tensions naissent entre indices, entre index, entre indicialité et indexation, voire entre les signes et le corps. Nous parlerons en ce cas d'effets de champ logico-sémiotiques.

Les deux types d'effets de champ se retrouvent et se développent puissamment dans les images, la musique, le langage, l'écriture, et nous les retrouverons à ces occasions. Mais ce que nous venons de voir des indices, des index, ainsi que de la possibilisation, suffit à en montrer la nature. Et aussi à souligner le rôle très précoce qu'ils durent jouer dans l'anthropogénie ou constitution continuée d'Homo.

B. LES EFFETS DE CHAMP PERCEPTIVO-MOTEURS

1. Le cas des "bonnes formes", ou effets de champ stabilisants

Un attracteur perceptivo-moteur, qu'il soit un objet, une situation, un processus, peut, par sa saillance, effacer un moment tous les autres : ainsi un arbre isolé dressé sur une plaine, un prédateur surgissant devant sa proie, un partenaire sexuel en période d'oestrus et de rut, le trou dans le mur pour une guêpe ou pour un martinet nidifiant. Plus généralement, certaines structures, comme de petites sphères au sol pour un poulet, ou certains mouvements de la proie pour un prédateur, un carré ou un losange pour Homo, peuvent polariser les cerveaux au point d'exclure toute autre saisie. C'est ce que la Gestalttheorie a appelé les "bonnes formes", celles dont les effets de champ dégagent une résultante unique et stable dans le système nerveux d'une espèce.

Les formes réversibles illustrent bien ce que sont les "bonnes formes" chez Homo. Toute figure qui a la structure

est telle qu'un point quelconque y est saisi tantôt en saillie tantôt en retrait, faisant que les surfaces qui le jouxtent sont elles-mêmes en saillie ou en retrait, et qu'alors toutes autres surfaces se distribuent en saillie ou retrait de proche en proche, selon une loi d'économie du travail cérébral, ou de cohérence des synodies nerveuses, avec leurs propriétés de ressaut et de pente. Il s'agit de sauter d'une "bonne forme" à une autre selon les deux saisies possibles de la figure proposée. Que les deux choix en alternance et en basculement (switching) soit si impérieux montre combien, chez Homo transversalisant, la perception-motricité demeure phylogénétiquement caudale-rostrale, sélectionnée pour l'attaque-fuite.

Un autre cas de "bonne forme" est celui de l'effet de Müller-Lyer, on l'on constate que deux segments de droite physiquement égaux sont perçus plus grands ou plus petits selon que de leurs extrémités partent des obliques vers leur au-delà ou leur en-deçà.

Cet effet est d'autant plus éclairant que nous pouvons le faire varier, par exemple en augmentant ou diminuant l'angle des obliques, ou en les traçant plus loin que les extrémités des segments de départ.

On a parlé en ce cas d'illusions d'optique, parce que des lignes égales sont vues inégales. Mais c'est plutôt une illustration remarquable de la réalité du travail cérébral, des effets de champ inhérents à toute perception-motricité.

2. Les effets de champ perceptivo-moteurs excités

Mais sans doute déjà chez les primates antérieurs, et assurément chez Homo, les attracteurs perceptivo-moteurs ne donnent pas toujours lieu à la cohérence coordonnable de "bonnes formes". Ils sont souvent multiples et en conflit d'attraction. Entre eux ; et avec le fond sur lequel ils se détachent fragilement, et qui menace toujours de les réabsorber. Si l'on figurait alors les attractions et répulsions perceptives diverses par des gradients de potentiels, semblables aux lignes qui marquent les altitudes sur nos cartes géographiques, on verrait ces gradients s'espacer à mesure qu'ils s'éloignent des divers foyers gravitationnels, et aussi se courber mutuellement, s'entre-courber en surfaces gauches, là où les champs des attracteurs se chevauchent. On les verrait même parfois brusquement changer de signe, c'est-à-dire signaler le passage de l'attraction à la répulsion. Dans ce cas, au lieu de donner de "bonnes formes", ni même vraiment des "formes", ils sont excités, instables ou du moins interstables.

L'animal, sans doute parce qu'il est pris dans l'immédiateté des stimuli-signaux, appelés éloquentement releasers <2C>, n'a pas le temps ni l'intérêt de tirer parti des effets de champ excités dont son système

nerveux est le lieu. Il n'y a guère que la caresse et le lèchement chez les mammifères et l'épouillage chez les primates qui semblent exploiter assez richement les inflexions et courbures du champ tactile et kinesthésique. Comme peut-être aussi certaines girations dans les jeux de course des chiens.

Par contre, les effets de champ excités jouent un rôle considérable chez Homo, qui en est assailli pour de nombreuses raisons. Par le rythme de sa marche et démarche. Par son statut d'animal possibilisateur. Par les pentes endotropiques, et donc imaginaires, de son système nerveux et en particulier de son cerveau. Par la distanciation des signes. Par ses performances qui sont toujours en situation dans la circonstance sur un horizon. De plus, sa tridimensionalité s'impose à des choses (causes) qui de soi sont plutôt multidimensionnelles ; et il y a une tension entre sa transversalité et sa rostralité animale résiduelle. Même les segments de sa technique sont toujours en émergence seulement provisoire dans un environnement qui les contredit toujours quelque peu, tantôt parce qu'il émousse toute segmentarisation par son entropie générale, tantôt parce que ses clivages à lui, une montagne, une rivière, certains vivants, ne vont pas fatalement dans le sens des fins et moyens hominiens.

On peut ainsi, chez Homo, dénombrer des effets de champ perceptivo-moteurs excités tactiles, olfactifs, gustatifs, auditifs, visuels. Le toucher en propose l'expérience première dans la caresse du nourrisson ou de l'amant, quand les mains planes en se déplaçant multiplient, parmi le corps d'autrui et le corps propre, des inflexions entre attracteurs tactiles, au point que fusionnent presque le percevant et le perçu, le mouvant et le mû, le soi et l'autre, à des fins réconfortantes ou orgastiques. La gustation et l'olfaction suscitent des odeurs et des goûts qui se plaisent à disperser et compatibiliser leurs fermetures, ouvertures, porosités, compacités, sécurités, vertiges, etc. La nature mobile des harmoniques du ton chanté ou joué oblige l'ouïe à des ajustements perpétuels entre des synodiques sonores labiles. La vue est obligée aux mêmes compatibilisations quand elle est assaillie ou baignée par les volumes, les traits, les couleurs d'un bistrot qui sollicitent un buveur attablé.

Homo fuit d'ordinaire les effets de champ excités dans ses activités techniques, qui supposent justement des délimitations précises de l'objet manié et du geste qui le manipule, sans excitation perturbatrice. Il les maîtrise aussi dans la plupart des jeux, pour autant que ceux-ci exigent une application rigoureuse de moyens et de fins. Mais il les exploite et y prend plaisir et jouissance presque partout ailleurs, et à voir les témoignages de toutes les époques on pourrait croire qu'ils sont le foyer de son existence (c'est par exemple la conclusion du dernier volume de A la recherche du temps perdu de Proust).

Il ne les entretient pas alors par coordination, au sens strict de réduction à des axes de coordonnées ; ils dépendent de trop de facteurs et sont trop instables pour cela. Mais par cette compatibilisation qu'est le rythme, avec ses propriétés d'alternance, d'interstabilité, d'accentuation, de tempo, d'autoengendrement, de strophisme, de convection, de gravitation par noyaux, enveloppes, résonances <1A5>. Dans tout effet de champ excité entretenu il y a une compatibilisation des incoordonnables. A quoi le terme de cohérence convient mal, parce qu'il fige (herere, cum).

Les effets de champ perceptivo-moteurs excités et leur compatibilisation rythmique fragile jouent un rôle si important dans son existence qu'Homo en cultive diverses intensités. La plus basse, mais non pas la moins signifiante, est celle du mangeur qui ne fait ni trop ni trop peu de gestes ni trop peu d'éclats de voix pour entretenir l'ambiance du restaurant qu'il préfère ; du marcheur qui n'avance ni trop lentement ni trop vite pour jouir de son paysage familier ; de l'employé et l'ouvrier qui savent la position qu'ils doivent adopter à leur bureau ou devant leur machine pour que leur travail comporte une délectation secrète en même temps qu'un effort. La plus haute intensité est celle de l'artiste qui produit des "oeuvres" qui littéralement thématisent et plus ou moins survoltent les compatibilisations, et cela que son art soit quotidien ou extrême. L'art est la compatibilisation thématique et poursuivie des incoordonnables perceptivo-moteurs (et assurément aussi logico-sémiotiques), tandis que l'expérience amoureuse et l'expérience mystique en sont des compatibilisations reçues. Entre ces limites, il y a mille intermédiaires parcourus par la fête, la jouissance coïtale, etc.

Pour la constitution continue d'Homo les compatibilisations des incoordonnables opérées par la vie courante, quand une ménagère épousète des bibelots et qu'elle les redispense de façon à assurer des angles activateurs, sont au moins aussi importantes que celles de l'art, quand Michel-Ange dresse les nervures de la coupole de Saint-Pierre de Rome, qu'il tord la Pieta Rondanini ou inscrit dans un cercle sa Vierge et l'enfant. Cependant, l'anthropogénie penche à choisir ses exemples d'effets de champ perceptivo-moteurs excités dans l'art, et en particulier dans la peinture et la sculpture, plutôt que dans la vie quotidienne, ou dans la musique, tout simplement parce qu'il y a là des produits qui sont connus de beaucoup et qu'on peut facilement nommer et détailler sans termes savants.

Nous privilégierons donc les exemples picturaux et sculpturaux, mais en demandant de ne pas perdre de vue que ce choix n'implique aucun privilège excessif de l'art, et moins encore de la culture artistique. Car ce qui importe anthropogéniquement c'est de mesurer à quel point Homo vit presque d'instant en instant d'effets de champ perceptivo-moteurs excités, de compatibilisation des incoordonnables, de rythme sur un horizon.

a. L'effet Rodin

Rodin se plaisait à faire remarquer que si l'on sculpte un marcheur, comme son Jean-Baptiste, et qu'on taille son pied à l'instant t_0 , son genou en l'instant t_1 , sa hanche à l'instant t_2 , son épaule à l'instant t_3 , sa tête à l'instant t_4 , le personnage donne, malgré son immobilité de sculpture, le sentiment de marcher, et même plus intensément qu'un vrai marcheur qui se déplace. Les lions de Barye, son contemporain, bondissaient en raison de la même astuce. Déjà dans l'art des cavernes ce sont des distorsions de ce genre qui font courir les taureaux et les biches.

Or, dans tous ces cas, les membres sont distordus, allongés, raccourcis sans que le spectateur s'en aperçoive guère. A la Chapelle Médicis, le visiteur ne remarque pas d'habitude que les membres des figures de Michel-Ange sont fortement inégaux, et par conséquent anatomiquement incorrects. C'est donc que la perception peut choisir entre deux formules : ou bien dans un espace euclidien, c'est-à-dire tridimensionnel et avec des étalons de mesure fixes, apercevoir des

membres tordus ; ou bien apercevoir des membres conformes (normaux) dans un espace tordu. C'est la seconde solution qu'adopte généralement le système nerveux du spectateur, qui trouve seulement que les figures de Michel-Ange sont "très dynamiques". Ainsi, le cerveau perceptif, quand il est mis en présence d'attracteurs appartenant à des espaces plus ou moins divers (puisqu'ils interviennent dans des instants divers) crée un espace courbe résultant. Nous dirons qu'il construit et saisit un effet de champ perceptivo-moteur visuel, déclenché par la compatibilisation d'attracteurs non coordonnables selon les référentiels conformes.

Ceci nous permet de compléter notre vue de la stature d'Homo. Car si son corps transversalisant a été un tel événement d'Univers ce n'est pas seulement parce qu'il s'est dressé vertical sur l'horizon. C'est aussi que ses membres orthogonalisés et osseusement blocables ont été susceptibles de créer des directions droites ou courbes qui par leurs angles surprenants obligeaient le percevant visuel à des compatibilisations "dynamiques", et même "excitées", rythmées. On dit qu'un acteur immobile sur une scène a de la présence (esse, prae) quand ses membres contrôlés de façon indépendante opèrent des incoordinations subtiles obligeant les spectateurs à des compatibilisations qui les tiennent en suspens par leur fragilité. Le geste le plus simple, dès qu'il vit, est rempli de pareils effets. C'est une "inflexion" du cou de Grouchineka qui faisait l'esclavage amoureux du père Karamozov, dit Dostoïevski. Du reste, ce n'était pas le cou lui-même qui s'infléchissait en ce cas, mais l'espace-temps tordu (fragilement) à son occasion.

b. Les tractions de référentiel

Prenons une toile blanche rectangulaire, sur laquelle nous marquons au hasard un point noir, puis un second, puis un troisième ; pour la simplicité, nous supposerons des points semblables. A chaque addition interviennent de nouvelles disponibilités figurales : avec deux points on peut définir une ligne, avec trois points une surface. Mais cela, qui intéresse le géomètre, n'est pas ce qui nous occupe ici, où ce que nous retenons est que, à chaque entrée d'un attracteur, le poids et la position des points perceptivement saisis par rapport au cadre se modifient, en même temps que le cadre se modifie en retour, par exemple le droit y devenant courbe, ou l'inverse. Les peintres de la première moitié du XXe siècle ont souvent désigné ces effets de champ comme des propriétés "spatiales", pour les opposer aux propriétés "géométriques" classiques, et ils parlèrent éloquemment d'"espace pictural" pour désigner l'ensemble des effets de cet ordre. En architecture, Le Corbusier affectionna l'expression "l'espace indicible".

Alors, pour généraliser toujours, posons sur une toile blanche, rectangulaire ou non, des lignes de formes quelconques tantôt ouvertes, tantôt fermées ; qui s'isolent ou s'approchent ; se jouxtent ou se chevauchent ; les unes forment des ensemble entourants, d'autres des ensembles entourés ; ou encore forment des ensembles compacts et diffus, etc. Cette fois, les événements avec lesquels nous jouons n'appartiennent plus à la Géométrie au sens classique (metria, mesure), comme dans les exemples précédents, mais à la Topologie générale, laquelle, en deçà de toute mesure, s'intéresse aux couples : proche/lointain, contigu/non contigu, ouvert/fermé, compact/diffus, englobant/englobé, chemin possible/chemin impossible, etc. A chaque nouvelle introduction d'un élément, nous obtenons, à l'intérieur de ces couples et entre eux, des TAUX de proche/lointain, etc., déterminant des effets de champ topologiques.

Il y a un dernier pas à franchir. Quand il s'agit de Mammifères et de Primates, on ne saurait jouer avec ces couples de topologie générale sans que s'activent-passivent aussi des singularités de la topologie différentielle, comme les sept catastrophes élémentaires du pli, de la fronce, de la queue d'aronde, de l'aile, des trois ombilics (elliptique, parabolique, hyperbolique), coaptant par exemple le corps de la proie et le corps prédateur, le corps nurseur et le corps nursé, le nid-terrier et le corps qui s'en entoure, la matrice et le fœtus, les organes mâle et femelle, les corps accouplés tout entiers.

Dans tous ces cas, les formes en présence ne sont pas seulement dans un rapport comparatif statique ou cinématique, mais dans un rapport dynamique (de mouvance <1A5g>), où les variables internes d'un système correspondent aux variables externes de l'autre système, et inversement, créant des effets de répulsion ou d'aspiration plus ou moins vertigineux. Comme ces attractions et répulsions sont vitales, l'Evolution a sélectionné à leur appui une batterie d'affects <1D1c> qui survoltent ou du moins soutiennent les synodies neuroniques engagées. Ainsi, chaque fois qu'un spectacle propose des situations topologiques, il y a bien des chances pour que s'y activent des attracteurs et répulseurs mammaliens ou primataux puissants, dont les gravitations perceptives déterminent des courbures et inflexions, des états excités ou relâchés, dans les zones de recouvrement de leurs champs perceptivo-moteurs.

Par commodité, nous n'avons pris en compte que des points et des traits. Il va de soi que les mêmes attractions et répulsions interviennent entre les couleurs, qui sont, comme on dit, chaudes et froides, rapprochantes et éloignantes, incluantes et excluantes, enveloppantes et enveloppées, etc. Entre les valeurs (taux de clair et d'obscur). Entre les structures globales.

c. Les textures

Les effets de champ perceptivo-moteurs (excités) invitent alors à distinguer fermement structures et textures. Etymologiquement, une structure est un protocole de construction (struere, construire), ou le résultat d'un pareil protocole quand celui-ci y demeure apparent. A ce compte, une structure simple isolée est normalement une "bonne forme" ; en tout cas, elle est coordonnable, puisqu'on en connaît la loi d'engendrement, et la mathématique est parfois dite la théorie générale des structures ou la théorie de la structure en général, dans la mesure où toute forme y résulte de sa loi de formation. Si l'on veut avec des structures créer un effet de champ excité, il faut les choisir et les mettre dans des relations telles que les attracteurs perceptifs s'y multiplient et donne lieu à des états perceptifs interstables. C'est à peu près ce que proposa le peintre Herbin (le cas de Mondrian est plus compliqué, puisque ses rectangles ne sont pas exactement des rectangles et que les barres noires qui les séparent sont le résultat de couches multiples, en vertu de quoi elles ne sont pas exactement ni noires ni des barres).

Un tissu est d'abord un bon exemple de structure si l'on y remarque seulement la position des fils, avec sa règle d'engendrement. Mais il est aussi habituellement un bon exemple de texture, parce que ses fils comportent une matière plus ou moins fragile ou solide, souple ou rigide, lisse ou nodale ; d'où il suit que le filage, puis le tissage ont des irrégularités qui ne sont pas réductibles à une loi. Pour autant se

créent là des déroutements locaux ou globaux de la perception-motricité et s'activent-passivent des effets de champ (excités) selon des "taux" variables de proche/lointain, compact/diffus, ouvert/fermé, enveloppant/enveloppé, etc.

La fragmentation d'un objet illustre bien l'opposition entre structure et texture. Car elle détruit d'ordinaire les structures, et altère peu les textures, qui se jugent souvent bien sur un échantillon. Ainsi, autant la vue convient aux structures, autant c'est le tact, avec ses senseurs de surface et de profondeur, qui explore les textures et en jouit. Quant elle évalue une texture, la vue fonctionne surtout comme un tact à distance.

Etant donné leur nature, où les formes se dérobent et où prévalent les effets de champ, les textures ont toujours été négligées par les théoriciens occidentaux. Elles échappent au mathématicien, bien plus que les fractals, puisqu'elles n'ont pas de lois fixes d'engendrement. Elles n'ont pas retenu les philosophes, mis à part un court passage dans le Parménide de Platon (130 c-e), où c'est bien de l'opposition entre formes (définissables) et textures (indéfinissables) qu'il s'agit quand Socrate encore jeune déclare répugner à s'occuper "d'objets plutôt ridicules, des cheveux, de la boue, de la crasse, ou tout autre chose de nulle importance et de nulle valeur", tandis que Parménide déjà vieux estime que le vrai philosophe doit bien finir par les prendre en compte puisqu'ils font partie de la Physis, mais sans en dire davantage.

Cependant, les spécimens hominiens affectionnent grandement les textures. Parce qu'elles déclenchent des effets de champ perceptivo-moteurs excités dans la vie quotidienne. Parce que lui-même et ses congénères ont une peau très ostensible et relativement lisse, appelant le tact subtil qu'est la caresse. Parce qu'elles signent les singularités et les ipsités <17> des complexions. Le tissage, qui combine étroitement structure et texture, a joué un rôle constant dans les cultures hominiennes.

L'anthropogénie rencontrera d'autres phénomènes où les textures jouent un rôle prédominant : le son musical, avec son timbre ; les images picturales et sculpturales, avec leurs effets de matière ; l'image photographique, avec son grain, ce qu'on appelle parfois son "derme".

Si l'on se demande comment les effets de champ perceptivo-moteurs, en particulier excités, peuvent être sous-tendus par les fonctionnements cérébraux, on se rappellera ce qui été vu plus haut <1D1c> de la propriété générale des systèmes nerveux de compatibiliser les informations de circuits indépendants en une saisie unitaire (la-tasse-de-thé-bleue-qui-se-remplit-et-va-déborder), et cela par l'intrication perçu-mû, ou plutôt mû-perçu, où la motricité, qui bien forcée de se terminer à des segments cohérents induit une perception de la même cohérence qu'elle (le chat attrape la forme mouvante que nous appelons souris malgré la non-isotopie de ses aires visuelles supérieures qui lui re-présentent cette forme). A cet égard, le cas des effets de champ perceptivo-moteurs excités est seulement plus compliqué (ou complexe <17inr>) que celui de la tasse de thé et de la forme-souris parce que là la cohérence et la compatibilisation portent sur des segments d'environnement multiples, et dont la pluralité n'est pas coordonnable en un objet-situation fixe.

C. LES EFFETS DE CHAMP LOGICO-SEMIOTIQUES

Chez Homo indicialisant et indexateur, donc sémiotique, des effets de champ naissent aussi entre les signes, dans la mesure où s'y activent-passivent, comme entre les perceptions, des attractions multiples, souvent divergentes et en compatibilisations fragiles. Ces effets-là nous les verrons prendre toute leur force dans l'humour, la malice, l'esprit, le "wit", qui supposent les images, le langage, la musique, l'écriture, etc. Mais, de même que les effets de champ perceptivo-moteurs, ils sont déjà exemplifiés suffisamment par les indices et les index. Et, en les observant sous cette forme élémentaire, on comprend comment ils ont dû, par leur énergie diffuse, contribuer à susciter les signes plus complexes, et être constamment anthropogéniques.

Pour dénombrer leurs sources, on remarquera d'abord que les types de signes sont peu coordonnables, et par conséquent suscitent des effets de champ excités entre eux. Par exemple, les indices sont non intentionnels et pleins, tandis que les index sont intentionnels et vides. Les indices vont de l'objet au sujet, les index vont du sujet à l'objet. Les indices nourrissent la prégnance, les index confirment ou provoquent le ressaut et la saillance, etc. Voilà déjà autant d'attracteurs divergents, entre lesquels les résultantes, quand il y en a, ne sont pas définitives, mais interstables, donc susceptibles de courbures, d'inflexions.

D'autre part, chez Homo l'environnement et les signes sont exercés à travers des modes d'existence thématiques, possibilisés, modulés : bluff/soumission, affrontement/isolément, sérieux/jeu, exploration/coquetterie, rêve/rêverie <4B>. Exercés de surcroît à travers les catégories du possible : le non réalisé, le supposé, l'imaginé, le réalisable, le nécessaire, l'impossible, etc <4C>.

Enfin, il y a une tension irréductible entre les signes et le corps, qu'il s'agisse du corps d'autrui ou du corps sien. Tout corps vivant est sensible, sensitif, immédiat, concret, labile, périssable. Les signes paraissent insensibles, médiats, abstraits, parfois solides, et même presque impérissables, dans beaucoup d'indices et d'index, et plus encore dans les images, les musiques, les langages et les écritures.

Pour désigner tous ces effets de champ l'adjectif "logico-sémiotique" est encombrant ; l'adjectif "logique" n'aurait-il pas suffi ? En anglais peut-être, car la logique au sens anglo-saxon a trois dimensions : (a) une syntaxe, considérant les relations des signes entre eux ; (b) une sémantique, considérant les relations des signes avec leurs désignés ; (c) une pragmatique, considérant les relations des signes avec leurs utilisateurs. Mais "logique" en français, et même parfois en anglais, a d'ordinaire un sens plus étroit, et il a semblé que "logico-sémiotique", adjectif et substantif, préviendrait que les attracteurs sont ici des signes au sein d'un même type de signes, mais aussi des types de signes.

Un exemple de la tension entre types de signes a été fourni par les figures du peintre Escher. Ses tableaux sont remplis par des figures réversibles, donc qui peuvent se percevoir alternativement en ressaut ou en retrait, en une ambiguïté successive. Cependant, ces figures sont en même temps des formes concrètes, colonnes et marches d'escaliers, dont certaines sont renversées haut-bas ou droite-gauche, de sorte qu'à leur

rencontre se crée une ambiguïté simultanée. Le travail d'Escher a l'intérêt de poser un problème théorique, - la rencontre paradoxale du perceptivo-moteur et du logico-sémiotique, - même si l'effet de champ global ainsi obtenu n'est guère excité, et vérifie plutôt la définition du gag.

Sinon, les effets de champ logico-sémiotiques vraiment excités supposent les mêmes propriétés cérébrales que les effets de champ perceptivo-moteurs <5A>.

D. LES STIMULI-SIGNES

Nous avons opposé crûment les stimuli-signaux, propres au monde animal, et les signes, propres à Homo <2H>. En réalité, on trouve dans l'expérience hominienne beaucoup de mixtes des deux, qu'on peut appeler des stimuli-signes. On aura compris que, par ce statut, les stimuli-signes entretiennent des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques intenses et primordiaux.

Ce sont tous ces stimuli où l'instinct animal domine, comme les aliments dans la faim, le gibier qui fuit dans la chasse, l'adversaire qui arrive de front dans le combat, le partenaire sexuel en rut ou en chaleur, mais sans doute aussi parfois des pierres étagées qui appellent l'étagement de nouvelles pierres, le trou qui appelle compulsivement de nouveaux creusements. Les déclencheurs (releasers) fonctionnent là comme les "bonnes formes" initiatrices des stimuli-signaux de l'animalité, dans la mesure où il s'agit de fonctions vitales. Cependant, dans la conduite hominienne, ces stimuli demeurent relativement possibilisés <4A> et en distanciation <2A>, comme il convient à des signes. Ce sont bien à la fois des stimuli-signaux et des signes, des stimuli-signes.

Parmi les stimuli-signes, les plus complexes, et par conséquent ceux qui sont les plus riches en effets de champ divers perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques sont les stimuli-signes sexuels. Ils ont eu le rôle anthropogénique le plus considérable. C'est à eux que l'anthropogénie doit s'arrêter pour éclairer, et sans doute fonder biologiquement, techniquement et sémiotiquement, les stimuli-signes et même les effets de champ en général.

1. La topologie-cybernétique sexuelle

Parmi les stimuli-signes sexuels d'Homo nous retiendrons les trois principaux : la vulve, le pénis, les mamelles. Chez les animaux préhominiens, ces organes sont plus ou moins protégés et dissimulés par le vol, la reptation, la quadrupédie. Chez Homo, ils ont été rendus évidents par le redressement et la glabrité relative. Et leurs attractions visuelles et tactiles, qui convenaient à la distanciation du signe, sont devenues alors d'autant plus grandes que les stimuli olfactifs, souvent prévalents chez les mammifères, se sont estompés.

a. La vulve topologisante, géométrisante, écrivante

Le tractus génital femelle des mammifères a les fonctions les plus compliquées de réception, d'habitation, de maturation, d'échanges physiologiques subtils et intenses, puis d'évacuation du fœtus. Par quoi s'y exemplifient la plupart des sept catastrophes élémentaires de la topologie différentielle : le pli, la fronce, la queue d'aronde, le

papillon, voire les ombilics elliptique, parabolique, hyperbolique. De plus, par son accessibilité partielle, ce tractus active-passive éminemment les couples de la topologie générale : ouvert/fermé, contigu/non contigu, continu/non continu, chemin/non chemin, découvert/caché, proche/lointain, etc. Ce double dynamisme topologique est confirmé par une musculature lisse intrusive et extrusive, des suffusions lubrifiantes, des odeurs cycliques, ainsi que par le blocage labile des vaisseaux sanguins, contrastant avec les blocages fermes du tractus génital mâle.

La vulve est le bord extérieur de cette structure-texture externe-interne. Chez Homo redressé, elle est devenue à la fois visible et accessible aux manipulations des doigts à commandes distales différenciées, ainsi qu'aux lèvres qui se différencieront par le langage. En même temps, pour Homo angularisant, elle a distribué sa richesse topologique dans le cadre géométrique d'un triangle isocèle pointe en bas, encore marqué par une médiatrice verticale. Cette "bonne forme" est si décidée qu'elle sera une des premières figurées par Homo au paléolithique supérieur, avant de devenir un référentiel de base des figurations du néolithique. Quand naîtra l'écriture avec les empires primaires, c'est elle qui, signifiant "femme" à Sumer, vérifia un caractère du signe écrit de pouvoir subir une rotation de 90° sans cesser d'être identifiable.

Ainsi le tractus génital femelle, "lieu des affluences" en Chine, réunit deux aspects de ce que nous avons appelé un Stimulus-Signe : (a) des montages très archaïques proches des stimuli-signaux, dont un système pileux primitif contrastant avec celui plus récent de la chevelure ; (b) une grande richesse sémiotique, activant-passivant la distanciation et certaines conventions des signes.

Pour autant, cette région du corps sera, par la fluence de ses attracteurs multiples, un des lieux privilégiés des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques excités à travers la sculpture et la peinture d'Homo. Dite rahâm dans le Coran, elle fournira un nom fondamental du Dieu unique : le Matriciant, ar-Rahmân, et aussi le Matriciel, ar-Rahîm, multipliant ses matrices plurielles. Allah est ainsi le thème de la Désirance, hamada. Dans l'avant-dernière sourate, il sera dit al-Falaq, le Seigneur de la Fente, fente de vie (analogisante), et peut-être aussi de mort (digitalisante), puisqu'il y est question de protection contre les ennemis.

b. Le pénis ithyphallique

Le pénis pendant, déjà sélectionné par les Primates (en raison d'un premier redressement?), a dans la station debout une évidence centrale, facteur de la rencontre (r-en-contre) <1F>. Erigé et tumescent, grâce aux blocages sanguins stables du tractus génital mâle, il rend apparent et manifeste non seulement une forme, mais une mise en forme.

Par quoi il deviendra l'indice et l'index (a) de l'énergie (ergein, en, agir en dedans), (b) de la surrection et de la résurrection, dans les figures ithyphalliques des tombes grecques, (c) de la forme intégrée, dans l'exaltation grecque de la convexité, (d) de l'articulation (artus, joint, culum, dimin), en particulier de celle du verset védique, qui est un des sens du mot sanskrit lingam, (e) du signe en tant que signe, ou de la signification du signe, en raison de l'évidence du convexe, par exemple dans la stèle chinoise, (f) du désirant de la désirance.

Le pénis est moins riche topologiquement, géométriquement, scripturalement que la vulve. Dès le paléolithique, c'est un accent plutôt qu'une figure, et en sanskrit il allègue la signification plus qu'il n'est signe lui-même. Mais il a cependant assez d'indicialité et d'indexation, allant de pair avec assez de charge archaïque, pour confirmer la notion de Stimulus-Signe. Et les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques se sont également excités à son propos, depuis les cavernes africaines à tout le moins.

c. Les mamelles saillantes

Par opposition aux mamelles préhominiennes, qui ne saillent qu'en périodes de lactation, celles d'Homo ont été sélectionnées saillantes assez constamment. Y fut favorisée en même temps une aréole du tétin, en réponse sans doute à la succion des lèvres de plus en plus différenciées du nourrisson d'Homo un jour locuteur. Ce fut, avec le gland du pénis, les lèvres de la vulve et celles de la bouche, un quatrième affleurement de la muqueuse, c'est-à-dire du dedans de l'organisme vers le dehors. Par quoi le corps d'Homo adjoignit une intimité passive à l'intimité (interus, interior, intimus) active de son visage et de son regard.

La saillie constante des mamelles hors des périodes de lactation est un cas d'une sélection qui fut sans doute d'abord anatomo-physiologique (une exigence de la station debout?), mais qui devint plus tard sémiotique. En tout cas, dans leur mélange de ressaut et de pli, de tumescence et de détumescence, de dehors et de dedans, les seins (sinus, sinuosus, sinuare), avec leur mélange de saillance et de prégnance, mélangent bien les conditions du stimulus-signal avec celles du signe. Renoir disant : "S'il n'y avait pas les tétons ce ne serait pas la peine de peindre" évoque les effets de champ perceptivo-moteurs, voire logico-sémiotiques excités à cette occasion, et dont Valéry a déployé la panoplie au même moment.

2. La partition-conjonction sexuelle

Cependant, pour comprendre l'élan sexuel hominien, il ne suffit pas de décrire les propriétés topologiques, cybernétiques et sémiotiques d'organes génitaux isolés. Il faut voir qu'ils sont coaptatifs et même conjonctifs, c'est-à-dire que la forme de chacun comprend et appelle par inversion la forme de l'autre, selon la structure tenon-mortaise, plus passive, et la structure gantant-ganté, plus active. Et que les deux termes y sont sensibles, sensibles conjonctivement au fonctionnement du corps sien et à celui du corps coapté. Nous désignerons cette relation comme la partition-conjonction. Et en nous en tenant à la relation tenon-mortaise, plus simple, dont ce qui est dit vaut a fortiori de la relation gantant-ganté, plus complexe.

a. La relation tenon-mortaise et gantant-ganté sensible

Géométriquement, la liaison tenon-mortaise est remarquable en tant que partition minimale de l'Un : l'Un s'y divise en Deux, mais en deux qui renvoient à leur implication réciproque, et donc à l'Un, dès leur division, et même en vertu de leur division. Tecturalement, le chevillage fournit l'imbrication la plus proche et la plus tenace. Cybernétiquement, l'action-passion copulatoire tient en moteurs et en senseurs qui renvoient circulairement l'un à l'autre, de même que les tactilités lubrifiantes et les kinesthésies lubrifiées. La perception-motricité d'un partenaire est induite par la perception-motricité de

l'autre, en sorte que le rythme exerce là, plus encore que dans la marche, ses huit caractères d'alternance, d'interstabilité, d'accentuation, de tempo, d'autoengendrement, de strophisme, de convection, de gravitation par noyau, enveloppe, résonance. Phylogénétiquement et ontogénétiquement, les organes mâles et femelles sont les deux versions d'une même séquence embryologique basale.

On devine les fécondités logiques, ontologiques, métaphysiques, religieuses de la partition-conjonction. En Inde, elle fut visée statiquement par la superposition du lingam sur la yoni. En Chine dynamiquement par la compénétration et l'engendrement réciproque du yin et du yang. En Occident, Platon en a éloquemment marqué l'unité en supposant qu'elle résulte d'un Anthropos primitivement un et circulaire dont les deux moitiés (résultant de sa brisure par les dieux jaloux de sa puissance) ne furent pas sitôt séparées que déjà elles se mirent en quête de leur unité initiale, donnant lieu ainsi au désir. Les rapports de la Dyade sortant de la Monade et y retournant par la Triade ont été invoqués partout. En même temps, la maladresse de toutes ces thématizations montre à quel point Homo, technicien transversalisant, était mal armé pour manier conceptuellement <1D2b> une division conjugante et une conjugaison distinguante.

En tout cas, le principe de l'élan sexuel hominien est la partition-conjonction plutôt que deux organes attirant chacun leur complémentaire ou en quête chacun d'un complémentaire. Freud aurait constamment enseigné que dans ses imaginations coïtales l'enfant s'identifie aux deux adultes accouplés. Ceci se confirme e converso par les cas d'impuissance et de frigidité, car les spécimens hominiens qui en ont proposé des remèdes, et qui donc en furent sans doute menacés, comme Montaigne, montrent qu'ils partent d'un modèle d'effraction et d'autostimulation, où A va vers B, et B vers A ; non où l'élan de chacun résulte du double englobement A-B-A et B-A-B. La partition-conjonction est une relation qui ne se définit pas par ses termes, mais qui les définit. C'est peut-être même une relation qui engendre ses termes.

Ainsi comprise, elle est par excellence l'occasion d'effets de champ excités. Effets de champ perceptivo-moteurs, puisque là l'effraction active est simultanément passive dans la mesure où l'effracteur est tactilement sensible, et que l'effraction passive est simultanément active pour la même raison. Effets de champ logico-sémiotiques, puisque une réalisation biologiquement fondamentale défie là les thématizations langagières, imagétiques, gestuelles. La gêne et la plaisanterie dont est entouré presque partout le coït hominien tiennent d'abord à la difficulté de le conceptualiser <1D2b> pertinemment.

b. L'orgasme bisexuel

L'orgasme achève la réalisation singulière de la partition-conjonction. Il fut installé chez les mammifères mâles pour assurer la continuation de l'accouplement jusqu'à l'éjaculation, beaucoup plus exigeante que la simple lordose attendue de la femelle. Il a pour autant le statut de l'affect, c'est-à-dire que de soi il n'accomplit rien, mais accompagne un comportement effecteur (éjaculatoire) pour le soutenir <1D1c>. Il a, semble-t-il, quatre temps principaux : (a) une exaltation initiale (arousal) instigant et installant l'intromission, (b) un plateau de synchronisation des synodias neuroniques, (c) une montée

paroxystique, (d) une chute par niveaux accompagnant un renversement des neuromédiateurs une fois l'éjaculation accomplie.

C'est ce dispositif qui chez Homo fut sélectionné non plus seulement chez le mâle, mais aussi chez la femelle. La station debout, la transversalité, la disponibilité progressive du coït affronté rendirent l'éjaculation encore plus hasardeuse que chez les primates antérieurs, et supposa une coaptation physique renforcée. D'autre part, l'habitude de la collaboration, de la communauté, du compagnonnage, de la r-en-contre devait favoriser une certaine similitude de conduite chez les partenaires en même temps qu'un développement de la phase en plateau (phase b).

L'orgasme bisexuel ainsi sélectionné réussit d'autant mieux qu'il consonnait avec la relation tenon-mortaise, en créant une expérience partagée, mais cependant plus ponctuelle chez le mâle en raison des blocages sanguins décidés d'une érection considérable, et plus étale chez la femelle, dont les blocages sanguins sont plus labiles. A quoi correspondent des zones cérébrales concernées plus nombreuses et, semble-t-il, plus diffusives chez la dernière.

Mais l'orgasme bisexuel acheva la partition-conjonction par son côté ultimement embrassant. D'abord, comme affect <1D1d,1D2e> il est une sensation non informationnelle (Bergson en fit état), - n'apportant pas comme telle d'informations sur les états de l'environnement, du corps coapté ou du corps sien ; par quoi il met déjà les partenaires dans une performance fondante (Reich), au delà ou en deçà des clivages de la technique et des représentations analogiques et digitales du signe. Et en même temps il s'entretient rythmiquement, dans une coaptation rythmique à deux pôles, où le rythme de l'un est induit par le rythme de l'autre, à la fois rétablissant l'Un et distinguant le Deux. Homo ne thématiza cette saisie d'existence pure, où les effets de champ excités confondent leurs aspects perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques, qu'à partir de la fin du XVIIIe siècle, avec Rousseau, mais il dut en pratiquer très tôt les implications en ce qui concerne les dépassements des significations et des sens particuliers par le sens ou le Sens <6E> (la littérature allemande du XIXe siècle et du début du XXe est très riche sur les vertus comparées de l'orgasme coïtal et masturbatoire).

L'orgasme étant ainsi une expérience limite de position par annulation, "une petite mort", ce furent sans doute plus encore les états pré-orgastiques ou para-orgastiques, très modulables (témoin le tantrisme), qui eurent une importance anthropogénique décisive. A travers la caresse, mais aussi la musique, les arts plastiques, le travail quotidien rythmé, les ambiances (ire, ambo), les spécimens hominiens baignèrent dans des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques incessants. Ainsi se sélectionnèrent chez eux des ruts et des chaleurs non seulement saisonniers (calculés sur l'exploitation optimale des saisons pour la gestation et le nourrissage) comme chez l'animal, mais quasiment permanents.

3. La partition-conjonction orgastique généralisée

La partition-conjonction avec ses affects pré-orgastiques ou para-orgastiques déborde alors largement la performance coïtale et s'applique quasiment à tout.

Se retrouve un peu partout le couple concave/convexe (tenon-mortaise, gantant-ganté) qui en est l'essence, avec ses implications de topologie générale, de topologie différentielle, de cybernétique, de logico-sémiotique. Plus généralement encore, innombrables sont les cas où, entre deux ensembles, les variables externes de l'un sont en coaptation avec les variables internes de l'autre, et réciproquement.

D'où, le plus immédiatement, les substitutions possibles entre le tractus génital et d'autres organes qui ont des propriétés semblables, en particulier les orifices à sphincter (bouche, tractus anal, uréthral), où se jouent les relations rythmiques dans l'interface qu'est un organisme entre un milieu extérieur et un milieu intérieur. Un jour, Homo devenu psychanalyste pensera même que ces substitutions suivent un ordre réglé de complexité croissante, privilégiant d'abord la bouche, lieu de l'expérience du continu, à travers les tumescences et détumescences de l'oralité ; puis, l'anus, lieu de l'expérience du discontinu, à travers les séparations solides de l'analité ; puis, le tractus uréthral combinant ces deux aspects dans la liquidité dirigée ; enfin, l'ouverture-fermeture la plus complexe dans la génitalité, engageant deux organismes, et même l'éventualité d'un troisième, engendré, et retournant la partition-conjonction en conjonction-partition.

Mais le rapport partition-conjonction orgastique s'étend à tout le champ des activités-passivités hominiennes. On le retrouve entre le mangeur et le mangé, le chasseur et le chassé, le constructeur et le construit, l'écoutant et l'écouté, l'imageur et l'image, le tueur et le tué, le voleur et le volé. Avec des effets de champ excités et des exaltations paraorgastiques diverses. Les confidences des musiciens virtuoses et des toreros, mais aussi de leurs publics sont sans ambiguïtés à ce propos. Ainsi s'achève le rythme : jazz veut dire à la fois rythme partagé et accouplement.

Faut-il ajouter que, dans l'Univers, une relation qui engendre ses termes n'est pas le fait de la seule partition-conjonction? Ni la gravitation ni le champ électro-magnétique ne sont non plus la somme d'attractions de A par B et de B par A, mais des champs uniques distribuant leurs pôles. Les physiques des énergies faibles et fortes n'obligent pas à un autre discours. Est-ce que les effets de champ perceptivo-moteurs copulatoires seraient un cas particulier d'une disposition générale d'Univers? C'est ce que les sciences exactes de l'Univers aborde dans le cadre des clivages techniques et scientifiques, mais que les diverses mystiques de l'Univers envisage de façon para-orgastique (film polonais).

Ainsi l'omniprésence de la partition-conjonction orgastique a appelé chez Homo une double perception. (a) Celle où la partition-conjonction sexuelle lui paraît l'attraction génératrice dont les autres ne sont que des substituts. Il n'y a alors qu'une libido, sexuelle. Les exaltations nerveuses de tous ordres seraient des dérivations des montages coïtaux exaltateurs sexuels. (B) Celle où la partition-conjonction est une disposition d'Univers, ou du moins de l'environnement terrestre, dont la partition-conjonction sexuelle est alors un climax. Les exaltations sexuelles seraient un cas particulier d'exaltations nerveuses plus globales.

Ces deux vues semblent s'être retrouvées un peu partout dans le devenir d'Homo. L'anthropogénie n'a pas à choisir, mais à noter la force

anthropogénique de chacune, et surtout du croisement mathématique, physique, cybernétique, physiologique, sémiotique des deux.

E. LES FANTASMES

Les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques compliquent fort les perceptions, imaginations, conceptions, volitions, affects d'Homo, les traversant ou entourant souvent de fantasmes. Plutôt que de donner de ceux-ci une définition générale, il faut d'abord en distinguer les diverses sortes.

1. Les fantasmes de choses-performances

On peut parler de fantasme chaque fois que, dans la saisie exotropique ou endotropique d'une chose-performance en situation dans la circonstance sur un horizon, les effets de champ qu'elle déclenche ou dont elle participe en deviennent l'élément prépondérant. En grec, phantasma désignait une apparition, un spectre, un rêve impérieux. Plus brièvement : de pareils fantasmes sont des choses-situations AVEC leurs effets de champ, dès que ceux-ci sont intenses. Ceci déclare d'emblée une certaine fusion, voire confusion, du perçu et du percevant, de l'imaginé et de l'imaginant, du logifié et du logifiant.

Certains états d'une chose-performance, d'un XY, se prêtent bien à l'habitation fantasmatique. (a) Quand, selon le vocabulaire de David Marr <Vision, Freeman, 1982>, XY n'est encore saisi dans les circuits nerveux qu'à 2,5 dimensions", c'est-à-dire "subject-centered", et pas encore à 3 dimensions, c'est-à-dire "object-centered". (b) Quand XY, en tant que faisceau d'attracteurs, est puissamment traversée par les attractions d'autres attracteurs. (c) Quand le statut logico-sémiotique de XY hésite entre le senti, le perçu, l'imaginé, l'indice, l'index, le concept, le voulu. (d) Quand les thématizations techniques de XY sont auréolées par les thématizations distanciatrices de signes qui les investissent, les dilatent, les font saillir les gonflent de prégnances. (e) Quand la thématization sémiotique de XY est déjà magiquement une présence incontrôlée. (f) Quand XY appartient à plusieurs modes d'existence <4B> et catégories du possible <4C>. (g) Quand, dans XY, le taux topologique de proche/lointain, ouvert/fermé, englobant/englobé, compact/diffus y importe davantage que sa segmentarité et sa substituabilité. (h) Quand, dans XY, le vertige des catastrophes (René Thom) de la topologie différentielle menace ostensiblement sa stabilité structurelle, et en particulier ses "bonnes formes". (i) Quand l'appréhension de XY hésite entre activité et passivité. (j) Quand la charge sexuelle qui investit XY rend aveugle à ses autres fonctionnements. - Cette énumération n'est qu'indicative.

Les choses-performances fantasmées sont tellement inhérentes à Homo possibilisateur que ses fonctionnements connaissent deux statuts. (A) Un statut fantasmatique, où les actions-passions se dilatent spontanément par l'intensité des effets de champ. (B) Un statut objectal, où les opérations techniques et cognitives donnent lieu, par contrôle, à une saisie aussi segmentarisante, clivante, que possible.

Dans la vie courante, ces deux régimes connaissent un passage souple de l'un à l'autre. Un passage qui n'est pourtant pas une vraie médiation, ce qui serait impossible en un domaine si fluent, mais une

alternance rythmique, c'est-à-dire qui exploite toutes les propriétés d'interstabilité du rythme.

2. Le fantasme fondamental

Du même coup, l'ensemble des champs de choses-performances que prélève d'ordinaire un spécimen constitue un hyperchamp, qu'on peut appeler son fantasme fondamental. Ce dernier n'est pas simplement la somme ou la moyenne des fantasmes particuliers qu'il assume. Car, étant donné les interrelations des synodiques neuroniques, il les engendre autant qu'il en est engendré.

Par la jouissance et le rythme basaux qui y sont inhérents, par les structures et les textures qu'il anime et qui l'animent, le fantasme fondamental est sans doute la spécification ultime de l'ipséité <17> d'un spécimen hominien. Il soutient toute son histoire, et il en est soutenu. C'est la part essentielle de ce qu'on appelle son destin.

3. Les fantasmes compulsionsnels

Le passage rythmique entre fonctionnement objectal et fonctionnement fantasmatique est délicat, et en particulier il exige la solubilisation de tout clivage excessif. Il suffit de déficiences et de traumatismes cérébraux, ou de tensions situationnelles excessives, pour la compromettre.

Alors, la rencontre entre la rigidité des segmentarisations techniques-scientifiques et le caractère absolu (ab-solutum, délié et soluble) de la fantasmatisation, en d'autres mots la rencontre entre les découpes du clivage et les intensités du fantasme donne lieu à courts-circuits, avec des survoltages ponctuels. Tels sont les fantasmes compulsionsnels, bien connus par leurs effets de vol, de viol, d'assassinat, insinuants ou foudroyants. En somme, l'énergie normalement plurielle et animatrice du fantasme fondamental se concentre et se clive vertigineusement en un fantasme d'objet particulier. La rencontre de l'absolu et de la particularité crée un trou noir, comme le montre l'inconscience de la compulsion en son paroxysme. Ces conflagrations sont sexuelles, religieuses, guerrières, mais s'accrochent aussi aux instances et aux rôles.

4. L'imaginaire vs l'imagination

Les fantasmes obligent à bien distinguer imagination et imaginaire, selon l'anthropogénie intelligente que fait la langue. En rigueur, l'imagination consiste à clore dans la circulation endotropique du système nerveux les perceptions, les motricités, les affects qui ont été initialement mis en branle dans la circulation exotropique. A cet égard, les imaginations font couples avec les conceptualisations, qui sont des imaginations associées et neutralisées (généralisées). A quoi on ajoutera les volitions lorsque des moyens et des fins sont saisis comme anticipés.

Par contre, quand on parle d'imaginaire, on vise des imaginations, des perceptions, des concepts, des volitions pour autant qu'ils prennent le caractère de fantasmes. Le rêveur est l'organisme support de l'imaginaire, qu'il se calfeutre dans son fauteuil, ou qu'il se promène inlassablement à l'air libre comme le Rousseau des Rêveries du promeneur solitaire. L'imaginaire est le terrain de la jouissance, de l'invention, et en particulier du changement de référentiel qu'est le génie, autant de

cas où le donné est parcouru de généralités très larges, et se dilue également en généralités très souples. Whitehead voulait qu'il y ait un âge privilégié de l'imaginaire, entre l'adolescence finissante et l'avant-trentaine, à en juger par les créations géniales des grands physiciens.

La notion d'imaginaire ne peut servir à l'anthropogénie, comme à toute psychosociologie sérieuse, que si on en serre la définition. En tout cas, en n'y confondant pas à la fois l'imagination, le fantasme objectal, le fantasme fondamental, et parfois même, par dérivation étymologique, ce qui appartient à l'analogique, entendu comme l'image. Car il va de soi que l'imaginaire, en bonne langue, porte aussi bien sur le macrodigital, ou "symbolique" au sens des logiciens. Pour le mathématicien, il y a souvent autant de fantasmagorie, et donc d'imaginaire, du signe "+" comme signe mathématique que comme instrument de crucifixion, ou comme croisée des chemins.

F. SEMIOTIQUE DES EFFETS DE CHAMP

Il est difficile de proposer une sémiotique générale des effets de champ, et mieux vaudra considérer comment ils fonctionnent singulièrement selon qu'ils interviennent dans des images <7 et 10>, dans des musiques et des danses <8 et 11>, dans des dialectes et des écritures <12 et 13>, voire dans les vies mystique, amoureuse, guerrière, spéculative, quotidienne <19>.

Mais sans doute dès ici peut-on signaler qu'étant rythmiques, du moins s'ils sont excités, ils ne se transmettent guère que par une participation de celui qui les reçoit. Il faut, dit-on, les épouser. On ne comprend une danse qu'en la dansant, du moins selon la circulation endotropique de son cerveau. De même pour une symphonie ou une chanson à boire. Ou un tableau.

On remarquera aussi, dès maintenant, que les effets de champ sont incoordonnables, sinon de jure pour une intelligence infinie, du moins de facto pour l'intelligence hominienne finie, en raison de la multiplicité, diversité et instabilité de leurs attracteurs avec leurs interrelations. Mais ceci n'implique pas qu'ils soient indescriptibles. De même qu'on peut les épouser par le rythme sur un horizon, on peut décrire, par le langage ou par des équivalents graphiques et musicaux, les effets de champ particuliers qui distinguent l'art de Rubens versus celui de Tintoret, la musique de Beethoven versus celle de Mozart, l'atmosphère d'un café en contraste avec celle d'un autre, la caresse féminine versus la caresse masculine, l'état d'esprit d'une entreprise versus celui d'une entreprise adverse, etc.

Ainsi, l'anthropogénie distinguera soigneusement l'incoordinabilité des effets de champ et l'indescriptibilité dont il va être question maintenant à l'occasion de la présence-absence.